

Quelle est la part du maître ?
Quelle est la part de l'enfant ?

POUR UNE PÉDAGOGIE DE SUBTILITÉ

Elise FREINET

Nous avons parlé de subtilité et déjà la vigilance des camarades les plus sérieux se tient aux aguets. Dans la crainte que je vienne renverser d'une chiquenaude la hiérarchie des valeurs pédagogiques dont l'édifice a donné du mal aux meilleurs d'entre nous.

— Rien ne se fait au hasard et si l'école est astreinte aux programmes, le plus simple n'est-il pas de les aborder sous l'angle des choses essentielles ?

Pour que l'enfant n'oublie pas qu'il est accroché aux nécessités impératives qui préservent de la faim, de la maladie, de l'oisiveté, des attaques sournoises du malheur. Pour qu'il sache user des bouées de sauvetage qui lui permettront d'entrer, le plus tôt possible, en lutte contre l'adversité. Pour qu'il sache amasser dans son cœur la gravité de celui-qui-sait-de-quoi-il-retourne, éveiller dans ses muscles le mordant des lutteurs, nourrir son esprit de la science sûre du technicien. Car il s'agit avant tout de faire pressentir à l'enfant que la vie se gagne à force d'actes vaillants, par la répétition des choses apprises, par la patience à les faire passer dans une technique de vie, par l'endurance à les éprouver sans cesse dans le jeu des difficultés. Alors, seulement, se façonnera l'authenticité d'un homme de belle trempe.

Il est à craindre que la subtilité, par ses dangers d'immatérialité et de rêve, par ses jeux de spontanéité ne vienne danser la farandole de l'insouciance entre les pages du livre de la sagesse et nous déraciner du réel où nous agrippe le travail et la pauvreté.

Noble et grave programme qui sacra toujours les plus authentiques pédagogues soucieux de munir l'enfant des meilleures armes pour affronter l'existence, mais dont les bonnes intentions n'arrivèrent jamais à tenir en haleine la pétulance et l'ivresse de la vie... Car la Création est ainsi faite que toujours l'essentiel se double de passion, la raison d'exubérance, la volonté de rêve. Parce que tout dans l'univers se joue entre les pôles extrêmes qui tiennent en équilibre la douceur des images, la souplesse des formes, la densité des volumes et le prodigieux élan des créatures.

Le monde déconcertant qui nous environne peut-il être pensé, même à ce degré d'ignorance qui nous tourmente, sans qu'intervienne dans le simple jeu de nos regards, de notre ouïe, de nos sens, de notre âme, l'invincible subtilité des choses ? La puissance élémentaire qui projette la graine vers son destin porte déjà en elle l'épanouissement de la fleur, le murmure de l'arbre et le désir de la jeunesse en fleur. A quel instant, à quel niveau de l'œuvre créatrice se situe la réalité essentielle ? De ces deux existences du dedans et du dehors, laquelle est primordiale pour nous donner la notion la plus complète du monde ? Des vérités que touchent nos sens et de celles que pressent notre méditation, lesquelles prendront le pas sur les autres ?

On dit : MANGER pour se préserver de la faim, mais déjà la faim apaisée en appelle une autre plus exigeante si l'on s'en tient aux réflexes qui conditionnent

ce besoin de nourriture. Mais la faim sait aussi s'oublier devant l'urgence des nobles entreprises et votre enfant oublie de se mettre à table si le domine l'impatience de la vie.

On dit : SE VÊTIR pour se préserver du froid, mais ce ne serait qu'une nécessité de saison si l'homme n'avait découvert dans le vêtement un signe de richesse, de prestance et d'impudeur car souvent, se vêtir c'est aussi se déshabiller.

On dit : TRAVAILLER en donnant à ce beau mot toute sa charge de malédiction biblique et l'on ignore que les petites mains d'enfant sont impatientes d'œuvrer et d'atteindre ce savoir-faire qui leur donnera l'orgueil de la « belle ouvrage ».

Au point où nous a conduit une civilisation de profit, l'on s'aperçoit que ces prescriptions impératives de nécessité ne sont primordiales que parce que la vie sociale les a cernées d'égoïsme, de compétition et d'arri-
visme :

— Mange ! sinon j'appelle le chien qui va manger ta soupe.

— Habille-toi ! « que » tu fais pleurer le Bon Dieu.

— Travaille ! si tu ne veux pas, un jour, crever de faim.

Par un harcèlement de tous les instants, on n'a de cesse qu'on ait rendu ces obligations quotidiennes exécrables à l'enfant.

Par la force des choses, il arrive que la nourriture ingurgitée sans appétit provoque d'avance la nausée ; que la surcharge de vêtements ou l'habit neuf qu'il faut ménager, les souliers trop étroits, oppressent et créent énervement et colère ; que le travail imposé par bourrage réitéré épuise la volonté et conduise dans l'impasse de la paresse. Et dès lors, tout va de travers : mauvaise santé, désordre et malpropreté, retard scolaire s'ajoutent et s'interfèrent pour donner le portrait achevé du cancre.

Que faut-il faire ?

L'enfant est là, recroquevillé sur son inutilité, bombardé d'échecs et de remontrances, ridiculisé, remis à sa place à chacune de ses interventions, muré dans une incompréhension qui le gagne lui-même.

Qu'est-ce qui est essentiel pour lui ? Il s'est habitué à avaler ses repas sans faim. Il a pris l'habitude des reproches, des punitions et quelquefois des coups. Il s'ingénie à ruser pour esquiver les tâches ingrates qui lui demandent un effort au-dessus de sa volonté. Il se résigne même, en apparence, à être sevré de

tendresse comme un faux-enfant de son père ou de sa mère.

Rien n'est plus essentiel : « *Il s'en fout...* » Car peu à peu, sa conscience la plus profonde est devenue étrangère aux obligations quotidiennes qu'il voit venir comme une menace. « *Il s'en fout l...* » Mais à la minute où il a conscience de cette distance qu'il prend vis-à-vis des autres — ceux qui l'oppriment — il voit venir à lui une nouvelle réalité, offerte en compensation : la *solitude*.

C'est un monde étonnant où chaque minute volée apporte la tentation d'une découverte clandestine et qui, parce qu'elle est clandestine, a infiniment de prix : un chant d'oiseau, la chevelure du saule sur un fond de ciel, une voix chargée de tendresse venue de si loin ! Une tension intérieure le tient aux aguets de toute la création qui ne cesse de lui prodiguer surprises et émerveillements. Avec elle il fait pacte d'amitié si facilement contracté, qu'il glisse jusqu'à l'envoûtement.

— Toi, là-bas, travaille !

Mais déjà, la réalité sans contours qui l'absorbe ne lui pose plus de problèmes. Il s'incorpore à elle, vit en transparence dans sa tessiture, au creuset de la subtilité.

(à suivre).

LES POETES DE L'ENSEIGNEMENT

Le Concours annuel des Poètes de l'Enseignement pour 1960 est ouvert.

Les Poètes sont invités à faire parvenir avant le 30 Décembre leur envoi à M. Paul PARANT, 27, Avenue de la Bourdonnais, PARIS 7^e.

— 100 vers au maximum, en pièces courtes —
accompagné de deux enveloppes timbrées.

Aucune condition n'est exigée. Les meilleurs envois seront réunis en un volume qui paraîtra aux Editions de la Revue Moderne.

M. Paul PARANT

vient de paraître :

